

Le père, le fils et le truand **3 :10 To Yuma de James Mangolc**

Guillaume Harvey

Volume 25, numéro 4, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harvey, G. (2007). Compte rendu de [Le père, le fils et le truand / 3 :10 To Yuma de James Mangolc]. *Ciné-Bulles*, 25(4), 60–61.

3 : 10 To Yuma
de James Mangold

Le père, le fils et le truand

GUILLAUME HARVEY

La constante baisse de popularité du western, depuis la fin des années 1960, est difficile à expliquer. Bien qu'il y ait eu un certain regain de popularité pour le genre au début des années 1990, très peu de films ont fait honneur au genre depuis l'incontournable **Unforgiven** de Clint Eastwood, il y a maintenant 15 ans. Pourtant, lorsque bien utilisé, il permet, grâce entre autres à ses codes familiers, de mettre en scène des conflits moraux d'une complexité intéressante.

C'est exactement là que se situe tout l'intérêt de **3 : 10 To Yuma**, de James Mangold (**Walk the Line**), qui persiste dans la lignée des plus grands westerns, à l'encontre de la récente tendance qui consiste à privilégier les scènes d'actions excitantes au sein d'un conflit manichéen. Armé de deux acteurs figurant aisément parmi les meilleurs de leur génération (Russell Crowe et Christian Bale), Mangold nous présente, dans un *remake* réussi du film de Delmer Daves de 1957, une relation particulière entre deux hommes aux antipodes de l'échelle de la moralité.

Dan Evans (Christian Bale, toujours intense) est un fermier qui, ayant laissé une jambe à la guerre civile, peine à faire vivre sa famille en attendant que la pluie tombe sur sa terre asséchée. Bafoué par les autorités, méprisé par son fils aîné qui voit en lui un éternel perdant, Evans est sur le point de s'effondrer lorsque surgit une

occasion de se faire valoir : Ben Wade (Russell Crowe), génie du crime sanguinaire, vient de se faire arrêter et doit être escorté, loin de sa bande toujours en cavale, vers le village de Contention où un train l'amènera vers la prison de Yuma. Pour empocher les 200 \$ de récompense, mais surtout pour redorer son image de héros auprès de son fils, Evans acceptera de relever le défi.

Bien que rempli de performances mémorables (Ben Foster, en psychopathe quasi amoureux de Wade, est aussi impressionnant que les deux vedettes), le film n'est pas seulement un spectacle d'acteurs respectés se donnant la réplique. Allant plus loin que l'exploration de la frontière entre l'humanité et la sauvagerie à travers l'odyssée de ses personnages (servie dans tant d'autres films du genre), **3 : 10 To Yuma** se distingue par l'évolution du conflit moral qu'il propose. Là où un récit superfi-



3 : 10 To Yuma



Lady Chatterley

ciel aurait tranquillement cheminé vers une lutte finale opposant Evans, le défenseur acharné de la civilisation, à la cruelle barbarie de Wade, cette œuvre nous amène subtilement vers quelque chose d'autre : une réflexion nuancée sur les thèmes de la passation et la quête de l'héroïsme.

Dans une des rares pauses qu'accorde le récit, Wade révèle à Evans, en faisant référence à ses multiples évasions passées, toute la futilité de son entreprise. La décision prise par Evans à ce moment, révélant le caractère obsessionnel de sa quête, suscitera le respect chez Wade, qui comprendra les motifs de son opposant et tentera de l'aider (dans un revirement un peu trop rapide, mais qui reste crédible) à atteindre son objectif. La finale, dans sa représentation de la relation père-fils, souligne à la fois la valeur de l'image héroïque, le coût du sacri-

fique qu'elle implique pour ceux qui la désirent et le caractère fictif et futile qui la compose. Par celle-ci, le récit exprime une réelle ambiguïté peu typique et, du même coup, atteint une sincérité touchante et profonde qui donne envie de voir le genre reprendre son importance d'antan dans la cinématographie américaine. ■

3 : 10 To Yuma

35 mm / coul. / 117 min / 2007 / fict. / États-Unis

Réal. : James Mangold

Scén. : Halsted Welles, Michael Brandt et Derek Haas

Image : Phedon Papamichael

Mus. : Marco Beltrami

Mont. : Michael McCusker

Prod. : Cathy Konrad

Dist. : Les Films Séville

Int. : Christian Bale, Russell Crowe, Ben Foster

Lady Chatterley
de Pascale Ferran

Les mots à fleur de peau

FLORENCE FRANÇOIS

Au cœur de la campagne anglaise, Constance (Marina Hands), ou Lady Chatterley, mariée à Clifford (Hippolyte Girardot), un homme paralysé à partir de la ceinture, voue ses journées à le soigner jusqu'au jour où son petit univers est bouleversé par sa rencontre avec Parkin (Jean-Louis Coulloc'h), le garde-chasse du domaine. Une idylle amoureuse prend place au cœur de la forêt, dans

la petite cabane de ce dernier. Le film de Pascale Ferran, **Lady Chatterley**, adaptation de *Lady Chatterley et l'homme des bois*, de David Herbert Lawrence, deuxième de ses trois versions du célèbre roman *L'Amant de Lady Chatterley*, nous dévoile l'intimité naissante entre un homme et une femme. Dans le faux silence d'une nature vivante, complice d'une histoire d'amour adultère, les éléments s'installent lentement et inexorablement : la solitude, le désir, la sensualité.

Tous ceux qui ont lu et surtout entendu parler du livre penseront à son érotisme en allant voir ce film. La cinéaste, qui a pris plusieurs semaines supplémentaires de répétitions afin de mettre ses acteurs à l'aise pour les scènes à caractère sexuel, réussit avec finesse à nous transmettre l'émotion de chacun des personnages dans leur rapprochement respectif. L'érotisme troublant des longs plans de caméra appuyés sur le visage de Lady Chatterley, pendant les scènes plus intimes, est à l'image du film qui donne le temps de voir, de sentir, de s'imprégner. Le rythme lent privilégié permet de s'attarder sur une main qui tremble, un regard qui questionne, une réponse qui fait mal, une femme éblouie par son premier orgasme dans un *crescendo* de sensualité exacerbée par la nature.

Bien au-delà de la sexualité du couple qui se forme, plusieurs préoccupations de ce début de XX^e siècle (1920) sont esquissées. D'abord les séquelles d'une guerre que le mari estropié raconte avec un détachement cynique. Aussi, à mi-parcours de l'œuvre, apparaît une Constance transformée au contact de son amant; celle-ci s'oppose à son mari, patron capitaliste d'une mine désireux de tuer tout début de syndicalisation, évoquant les problèmes et les dangers de ce type de travail. La détermination du statut social à la naissance est même exprimée : employé ou patron. Lady Chatterley s'éveille ainsi à une certaine mentalité socialiste.

Dans un dialogue qui ne garde que l'essentiel, les mots marquent. Ils se détachent en

noir sur blanc, comme sur les pages d'un livre. En fait, plusieurs passages nous ramènent à l'écrit : une lettre lue qui apparaît à l'écran, des intertitres blancs sur fond noir qui surprennent et expliquent les non-dits des dialogues parcimonieux (clin d'œil au cinéma muet à l'époque de la sortie du roman?), et parfois une narration, plutôt monocorde et très littéraire, nous rappellent que tout ce film vient d'un texte littéraire.

Pascale Ferran a déclaré dans certaines entrevues que c'est seulement aujourd'hui, 80 années plus tard, que ce roman pouvait être adapté et reçu sans choquer, tel que l'aurait voulu l'auteur. Pari gagné puisque **Lady Chatterley** a remporté cinq Césars au printemps dernier, dont celui du Meilleur film français de l'année. ■

Lady Chatterley

35 mm / coul. / 168 min / 2006 / fict. / France-Belgique-Grande-Bretagne

Réal. : Pascale Ferran
Scén. : Pascale Ferran, Roger Bohbot et Pierre Trividic
Image : Julien Hirsch
Mus. : Béatrice Thiriet
Mont. : Mathilde Muiyard et Yann Dedet
Prod. : Gilles Sandoz
Dist. : Les Films Séville
Int. : Marina Hands, Jean-Louis Coulloc'h, Hippolyte Girardot, Héléne Alexandridis

Sauf le respect que je vous dois
de Fabienne Godet

La violence du désespoir

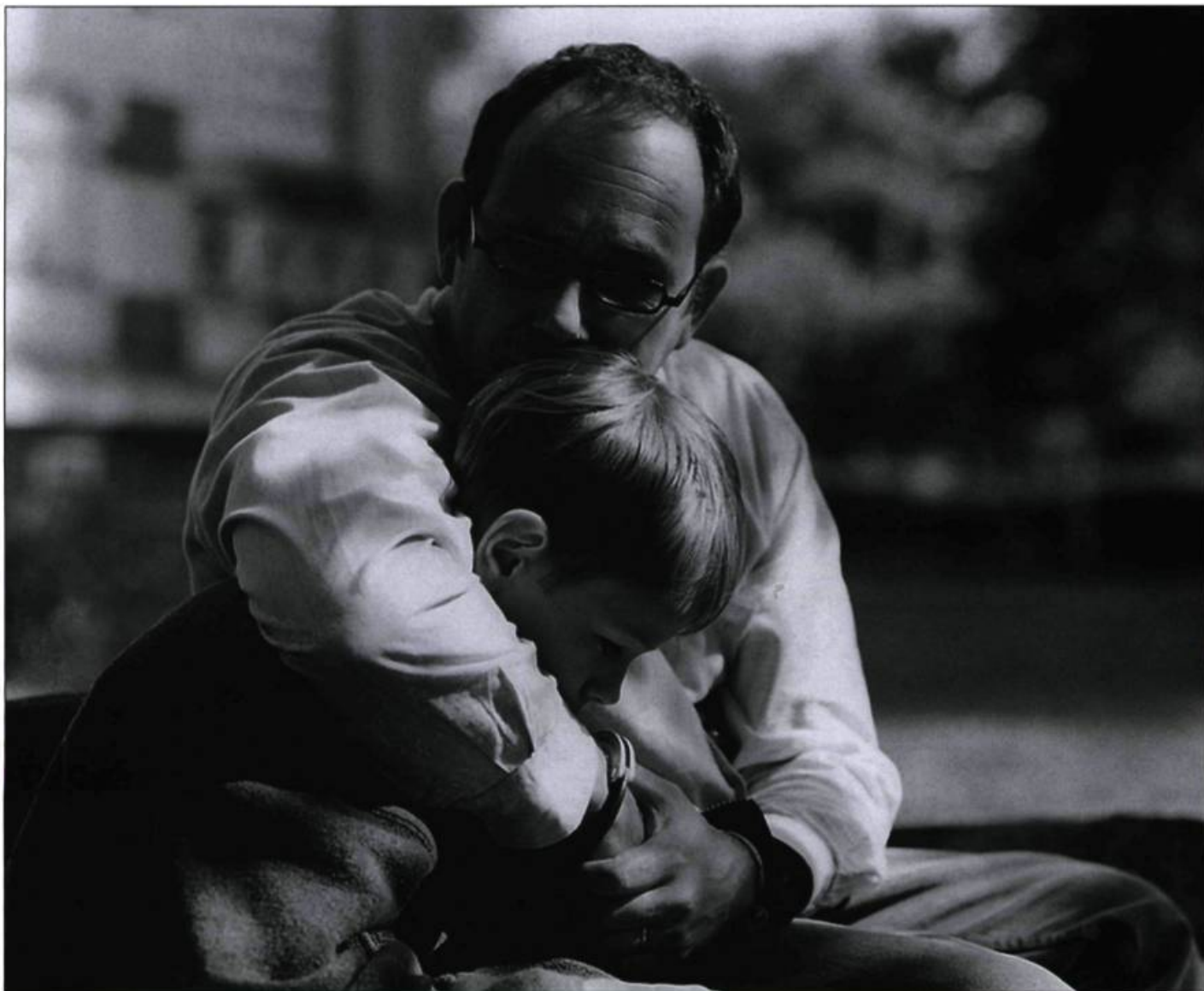
MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Sauf le respect que je vous dois. Voilà un titre de film qui laisse présager le pire. Et c'est ce qui arrive dans ce drame aux allures de polar social, premier long métrage de Fabienne Godet, une ancienne psychosociologue devenue réalisatrice.

François (Olivier Gourmet, très juste dans ce rôle) est cadre dans une imprimerie qui lui bouffe littéralement l'existence. Depuis longtemps déjà, il semble avoir renoncé à délimiter les frontières qui séparent vie professionnelle et vie personnelle. Au quotidien, il a appris à courber l'échine et à accepter les petites humiliations qui sont le lot de bien des entreprises, où performance rime avec renoncement aux valeurs humaines. Il faudra le suicide, d'une incroyable violence, de son ami et collègue, Simon (Jean-Michel Portal), pour le sortir de sa torpeur. Le silence des autres employés et de la direction face à ce drame achèvera son réveil brutal. À la suite d'un geste irréparable, il part en cavale comme un chien fou, laissant tout derrière lui. Sa route croise alors celle de Lisa (Marion Cotillard), une jeune marginale dont on sait peu de choses (l'absence d'explications de ses motivations constitue d'ailleurs une des rares faiblesses du film). Rien ne semble d'emblée rapprocher ces deux êtres aux antipodes; elle fonce dans la vie et ne semble rien craindre, surtout pas les autorités; lui a toujours eu peur de tout. Une journaliste locale (Julie Depardieu) permettra à François de faire entendre la vérité sur la mort de Simon et, par le fait même, d'expliquer les motifs de son geste.

Inspiré de diverses expériences de la réalisatrice du temps où elle travaillait en milieu hospitalier, ce film poignant met à l'avant-plan plusieurs questions. Pourquoi et comment accepter l'inacceptable? De quels arrangements sommes-nous capables pour tolérer ce que nous jugeons pourtant moralement intolérable? Et si la normalité était finalement du côté de celui qui se rebelle? semble demander Fabienne Godet.

Regard direct et sans concession sur les tragédies humaines ordinaires, ce film — avec sa structure constituée de retours en arrière, ses cadrages intimistes, sa caméra libre et nerveuse — pose un regard lucide et réaliste sur une problématique d'une



Sauf le respect que je vous dois

actualité préoccupante. Tout au long de ce récit sans fioritures, la caméra accompagne les personnages, les montre de profil ou de dos avec gros plan sur la nuque, s'immisce en catimini par-dessus leur épaule, les surprenant dans ce qu'ils ont de plus intime, de plus fragile. C'est particulièrement saisissant lors de la scène du suicide de Simon sur son lieu de travail, dont le lourd silence marque toute la détresse d'un geste adressé à la direction de l'entreprise et aux collègues.

De même, la musique participe à créer l'atmosphère étouffante de ce drame humain en se posant en contrepoint aux silen-

ces de François. Lorsque celui-ci découvre le corps sans vie de Simon, la musique déchire l'atmosphère tel un grand cri, celui qu'il ne parvient pas à exprimer autrement que dans la fuite. Ou encore lorsqu'il marche, ivre et désespéré, sur une voie ferrée, tout juste avant d'être arrêté; une aria de deuil s'étire en une lancinante et interminable lamentation pour exprimer son désarroi. Mais surtout, à la fin, alors qu'on entend François, en voix *off*, lire une lettre adressée à son fils; un chant aérien, lyrique, spirituel, semble marquer sa conscience tranquille et traduire une paix intérieure et une dignité retrouvées. Incontestablement,

un premier long métrage d'une grande maîtrise, tout en subtilité et en nuances, qui parvient à émouvoir pour faire réfléchir. ■

Sauf le respect que je vous dois

35 mm / coul. / 90 min / 2005 / fict. / France

Réal. : Fabienne Godet
Scén. : Fabienne Godet et Franck Vassal
Image : Crystel Fournier
Mus. : Dario Marianelli
Mont. : Françoise Tourmen
Prod. : Bertrand Faivre
Dist. : K-Films Amérique
Int. : Olivier Gourmet, Dominique Blanc, Julie Depardieu, Marion Cottillard, Jean-Michel Portal